

# Montaigne

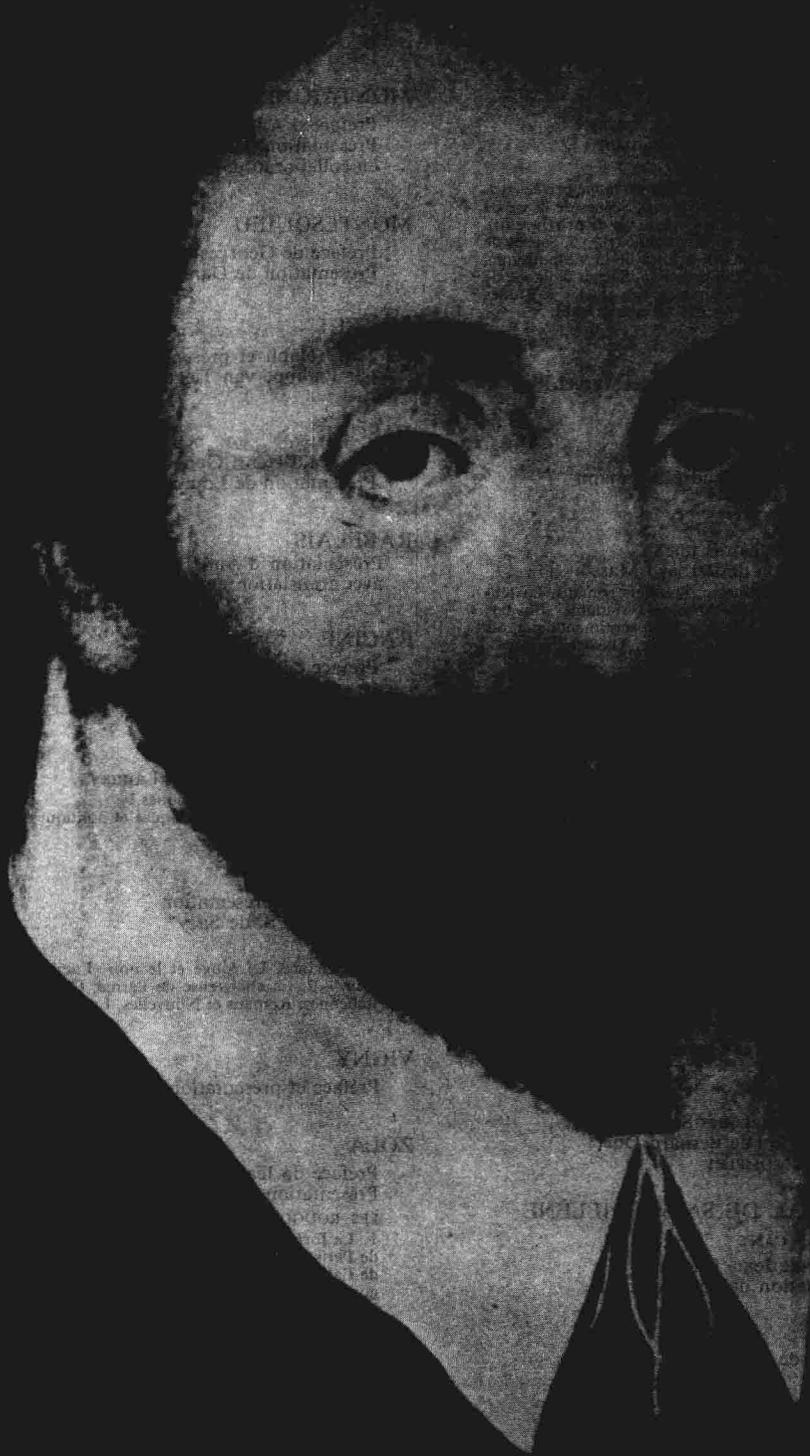
œuvres complètes



*l'Intégrale*

# MONTAIGNE





# *l'Intégrale*

Collection dirigée par Luc Estang, assisté de Françoise Billotey

## BALZAC

Préface de Pierre-Georges Castex  
Présentation de Pierre Citron

### LA COMÉDIE HUMAINE

1. Études de mœurs, Scènes de la vie privée (I). –
2. Scènes de la vie privée (II), Scènes de la vie de province (I). – 3. Scènes de la vie de province (II).
- 4. Scènes de la vie parisienne (I). – 5. Scènes de la vie parisienne (II), Scènes de la vie politique, Scènes de la vie militaire. – 6. Scènes de la vie de campagne. Études philosophiques (I). – 7. Études philosophiques (II). Études analytiques.

## BAUDELAIRE

Préface et présentation de Marcel Ruff

## CORNEILLE

Préface de Raymond Lebègue  
Présentation d'André Stegmann

## FLAUBERT

Préface de Jean Bruneau  
Présentation de Bernard Masson

1. Écrits de jeunesse, Premiers romans, La tentation de saint Antoine, Madame Bovary, Salammbô. – 2. L'éducation sentimentale, Trois contes, Bouvard et Pécuchet, Théâtre, Voyages.

## VICTOR HUGO

### ROMANS

Présentation d'Henri Guillemin

1. Han d'Islande, Bug-Jargal, Le dernier jour d'un condamné, Notre-Dame de Paris, Claude Gueux. – 2. Les misérables. – 3. Les travailleurs de la mer, L'homme qui rit, Quatrevingt-Treize.

### POÉSIE

Préface de Jean Gaulmier  
Présentation de Bernard Leuilliot

1. Des premières publications aux Contemplations. – 2. De la Légende des Siècles aux dernières publications. – 3. Posthumes.

## LA FONTAINE

Préface de Pierre Clarac  
Présentation de Jean Marmier

## MARIVAUX

Préface de Jacques Schérer  
Présentation de Bernard Dort  
THÉÂTRE COMPLET

## MÉMORIAL DE SAINTE-HÉLÈNE

### PAR LAS CASES

Préface de Jean Tulard  
Présentation de Joël Schmidt

## MOLIÈRE

Préface de Pierre-Aimé Touchard

## MONTAIGNE

Préface d'André Maurois  
Présentation de Robert Barral  
en collaboration avec Pierre Michel

## MONTESQUIEU

Préface de Georges Vedel  
Présentation de Daniel Oster

## MUSSET

Texte établi et présenté  
par Philippe van Tieghem

## PASCAL

Préface d'Henri Gouhier  
Présentation de Louis Lafuma

## RABELAIS

Présentation d'André Demerson  
avec translation en français moderne.

## RACINE

Préface de Pierre Clarac

## ROUSSEAU

Préface de Jean Fabre  
Présentation de Michel Launay  
1. Œuvres autobiographiques.  
2 et 3. Œuvres philosophiques et politiques.

## STENDHAL

Préface et présentation  
de Samuel S. de Sacy

### ROMANS

1. Armance, Le rouge et le noir, Lucien Leuwen. – 2. La chartreuse de Parme, Chroniques italiennes, Romans et Nouvelles, Lamuel.

## VIGNY

Préface et présentation de Paul Viallaneix

## ZOLA

Préface de Jean-Claude Le Blond-Zola  
Présentation de Pierre Cogny

### LES ROUGON-MACQUART

1. La fortune des Rougon, La curée, Le ventre de Paris, La conquête de Plassans. – 2. La faute de l'abbé Mouret, Son Excellence Eugène Rougon, L'Assommoir. – 3. Une page d'amour, Nana, Pot-Bouille. – 4. Au Bonheur des Dames, La joie de vivre, Germinal. – 5. L'œuvre, La terre, Le rêve, La bête humaine. – 6. L'argent, La débâcle, Le docteur Pascal.

# ŒUVRES COMPLÈTES

PRÉFACE D'ANDRÉ MAUROIS  
DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

TEXTE ÉTABLI ET ANNOTÉ PAR ROBERT BARRAL  
EN COLLABORATION AVEC PIERRE MICHEL

400

AUX ÉDITIONS DU SEUIL  
*27, rue Jacob, Paris-VI<sup>e</sup>*

ISBN 2-02-000718-5

© Éditions du Seuil, 1967

La loi du 11 mars 1957 interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code pénal.

On peut voir, en Périgord, sur une colline, (la « montagne » qui donna son nom à Michel Eyquem de Montaigne), la grosse tour qui fut sa « librairie » et où il écrivit les *Essais*, réservoir de sagesse pour tous les hommes. Pascal y a puisé, et La Rochefoucauld, et Molière, et avant eux Shakespeare qui en possédait une traduction, et plus près de nous André Gide, Alain. Il est beau, et assez surprenant, qu'un gentilhomme périgourdin, qui, hors quelques voyages et fonctions publiques, vécut parmi les gens de son terroir, soit devenu l'un des plus grands écrivains français et demeure l'un de nos maîtres.

Grand écrivain, Montaigne l'est à la manière de Saint-Simon ou de Retz, allant droit à l'objet avec les mots qui se présentent, mais attentif à choisir ceux qui collent exactement à sa pensée. « La plupart des occasions des troubles du monde sont grammairiennes », dit-il. Son père, le meilleur père qui fût au monde, lui a fait tout enfant apprendre le latin. Il n'a cessé, au long de sa vie, de lire les auteurs anciens, historiens, moralistes ou poètes. Ils lui ont enseigné « un langage tout plein et gras, d'une vigueur naturelle... Quand je vois ces braves formes de s'expliquer, si vives, si profondes, je ne dis pas que c'est bien dire, je dis que c'est bien penser. »

Car seul le sens éclaire et produit les paroles. Elles sont alors « non plus de vent, mais de chair et d'os ». Comme Horace, qu'il admire, Montaigne ne se contente point d'une superficielle expression ; elle le trahirait. « Il voit plus clair et plus outre dans la chose ; son esprit crochette et furette tout le magasin des mots et des figures pour se représenter. » Il n'a pas les ressources du latin. Pourtant, dans le langage français il trouve assez d'étoffe, car « il n'est rien qu'on ne fit du jargon de nos chasses et de nos guerres qui est un généreux terrain à emprunter ».

Il sait qu'il écrit chez lui « en pays sauvage » où il ne hante communément homme qui entende le français, mais quand il se dit à lui-même : « Voilà un mot du cru de Gascogne », il ne s'en inquiète pas, bien au contraire, car la perfection qu'il cherche, c'est d'être exactement sien. Le langage commun, et d'usage, voilà celui qu'il emploie ; il s'y rencontre des phrases, dont la

couleur s'est ternie par maniement trop ordinaire ; « cela, dit Montaigne, n'ôte rien du goût à ceux qui ont bon nez » et il a bon nez, étant poète autant que philosophe.

Le mot concret et populaire lui plaît toujours plus que le mot savant et c'est par images qu'il s'exprime le mieux. Par exemple, s'il veut dire qu'un vrai médecin doit avoir passé par les maladies pour les bien juger : « Vraiment je m'en ferais à celui-là, car les autres nous guident comme celui qui peint les mers, les écueils et les ports, étant assis sur sa table et y fait promener le modèle d'un navire en toute sûreté... Ils font telle description de nos maux que fait un trompette de ville qui crie un cheval ou un chien perdu : tel poil, telle hauteur, telle oreille ; mais présentez-le lui, il ne le connaît pas... » Lui-même ne parle que de ce qu'il a vu ou lu.

Montaigne met quelque coquetterie à refuser d'être un moraliste à dissertations. Il se plaît aux « longueries », aux digressions, aux « sauts et gambades », aux anecdotes parfois fort éloignées du sujet, comme en ce chapitre *Des boiteux*, où boiteux et boiteuses ne viennent qu'à la fin et seulement pour leur propension à la volupté. Au début son livre avait été celui d'un lecteur constant des auteurs grecs et latins dont il faisait des extraits qu'il classait ensuite par sujets. Bref un grand fichier commenté. Mais plus il va, plus il découvre qu'il trouve un plus vif plaisir à écrire quand il tire ses observations de son propre fonds. Le premier livre des *Essais* doit beaucoup à Plutarque, à Sénèque et autres penseurs illustres ; le second et le troisième, bien que truffés de citations, ne doivent leurs meilleurs passages qu'à Montaigne.

Quel homme fut-il ? Un gentilhomme provincial, vivant sur sa terre, cultivé comme on l'était au temps de la Renaissance, peu intéressé par l'administration de son domaine qu'il appelle « son ménage », et se retirant, dès qu'il le peut, dans sa tour pour lire tous les livres latins en latin, quelques grecs en grec, les autres en français. Curieux de toutes choses, il voyagea en Italie, en Allemagne, en Suisse. Il aimait à s'informer des mœurs diverses des hommes et de cette diversité il tira une philo-

sophie. Son père avait été maire de Bordeaux; il le devint aussi et nous verrons qu'il s'acquitta de ses devoirs avec conscience et courage.

Les rois et les grands estimèrent son jugement qui était tout de bon sens et tolérance; ils le chargèrent de quelques missions diplomatiques. Il n'eût tenu qu'à lui de faire carrière dans leur service, « trafic plus fertile que tout autre ». Mais il ne prétendait acquérir « que la réputation de n'avoir rien acquis, ni rien dissipé... Je ne cherche qu'à passer, je le puis faire, Dieu merci, sans grande attention. » Au vrai sa paresse et sa curiosité l'engageaient plutôt en spectateur qu'en acteur sur le théâtre du monde. « Il y a quelque commodité à commander, fût-ce dans une grange et à être obéi des siens, mais c'est un plaisir trop uniforme et languissant. »

Élu maire, il souhaite s'en excuser; le commandement du roi l'en empêcha. A son arrivée il s'exposa à messieurs de Bordeaux tel qu'il était : sans mémoire, sans vigilance, sans haine aussi, sans ambition, sans avarice et sans violence. Il ajoute : « sans vigueur », mais ses lettres au roi prouvent le contraire. Il y défend énergiquement les faibles et ceux qui « ne vivent qu'avec hasard et à la sueur de leurs corps ». Il ose aussi dire à son souverain que les rois régnant par la justice, il est nécessaire que celle-ci soit gratuite, égale pour tous, et ne favorise pas les puissants au dommage du public.

En un siècle brutal et cruel, Montaigne eut horreur de la cruauté, au point qu'il souffrait à la chasse d'entendre gémir un lièvre sous les dents de ses chiens. A plus poignante raison s'élevait-il contre la torture. Aucune croyance ne justifiait à ses yeux que l'on fit cuire un homme tout vif. A aucun parti il ne se donne avec fureur; il ne veut pas « que son entendement s'en infecte ». Il se réserve la liberté d'admirer en un adversaire ce qu'il a de louable. « Le maire et Montaigne ont toujours été deux, d'une séparation bien claire. » La solution des graves problèmes de son temps (qui est celui des guerres de religion), il la voit dans la générosité de cœur, dans l'humanité et dans la justice. « C'est la seule volonté des peuples : *Nihil est tam populare quam bonitas.* » On voudrait que ce fût vrai.

Nommé, fort jeune, conseiller au parlement de Bordeaux, il avait pris sa retraite dès 1571, à trente-huit ans pour se retirer, « en pleines forces encore, dans le sein des doctes vierges ». Il commença les *Essais* vers 1572, pendant les troubles. Pourquoi écrivait-il? Avant tout parce que c'est son bonheur. Écrivain-né, aiguillonné par l'exemple des grands auteurs qui sont ses familiers, il trouve joie à se faire un style, à imprimer sa griffe sur le langage. Mais aussi il cherche à mieux connaître l'homme, à le connaître en soi puisqu'il ne peut observer nul

être de plus près que lui-même, et enfin à laisser à ses amis une image vraie.

Surtout il cherche, en écrivant, à se garder de l'oisiveté qui engendre des rêveries errantes et dangereuses. « L'âme qui n'a point de but établi, elle se perd. » S'il abandonne son esprit, celui-ci « enfante tant de chimères et monstres fantasques les uns sur les autres, sans ordre et sans propos, que pour en contempler à mon aise l'ineptie et l'étrangeté, j'ai commencé de les mettre en rôle », c'est-à-dire de les enregistrer. En publiant et accusant ses imperfections, il espère apprendre aux autres à les craindre. Cependant il n'ignore pas qu'il est dangereux de parler de soi. Le lecteur croira les aveux imprudents, plus que les louanges.

Il accepte le risque, se sachant né d'une lignée connue pour sa prud'homie, et d'un très bon père. Est-ce le sang, ou l'exemple domestique, ou la bonne institution de son enfance? C'est un fait qu'il a naturellement en horreur la plupart des vices. Par goût il consacre sa vie personnelle à trois commerces :

Le premier c'est l'amitié. Celle qu'il a eue pour La Boétie a été entière et parfaite. « Il ne s'en lit guère de pareilles. Il faut tant de rencontres à la bâtir que c'est beaucoup si la fortune y arrive une fois en trois siècles. » L'objet de ce commerce, c'est simplement la privauté, fréquentation et conférence, bref l'exercice des âmes, sans autre fruit, et il est bien vrai que la pure amitié ne veut rien d'autre qu'elle-même. Elle doit être mêlée de confiance, de grâce et de gaieté. « Nous ne cherchons qu'à passer le temps », mais si le jugement ou la doctrine interviennent, ils seront bien accueillis.

Le second commerce est celui des belles et honnêtes femmes. C'est un commerce où il faut se tenir un peu sur ses gardes, notamment ceux en qui « le corps peut beaucoup », et c'est le cas de Montaigne. « C'est folie d'y attacher toutes ses pensées », mais de s'y mêler sans amour serait une autre folie. Sauf dans le mariage, où Montaigne (comme Balzac) refuse les conditions de l'amour. Un bon mariage (s'il en est, dit-il) est une douce société de vie pleine de constance, de confiance et d'obligations mutuelles. Mais la facilité y émousse la pointe du désir. Pour lui, il s'est laissé mener au mariage, plus par coutume que par choix, et n'a aucune honte à confesser qu'il a cherché la volupté hors du lien conjugal. En vieillissant il s'est un peu laissé aller à la débauche, par dessein. L'âge mûr tend à être trop sage, car la sagesse a ses excès et n'a pas moins besoin de modération que la folie.

Le troisième commerce est, on le sait, celui des livres qui lui servent moins à acquérir une science pédantesque qu'à éveiller par des objets neufs son propre discours. Il cherche, par ses lectures, à forger son esprit plutôt qu'à le meubler. Ce qu'il veut, c'est un prétexte à méditer.

Dans sa librairie, au troisième étage de sa tour, il feuilleta un livre, un autre, sans ordre, à pièces décousues. « Tantôt je rêve, tantôt j'enregistre et dicte, en me promenant, mes songes que voici. » Il ne se lasse pas de recueillir des citations. « Je fais dire aux autres ce que je ne puis si bien dire, tantôt par faiblesse de mon langage, tantôt par faiblesse de mon sens. » Mais il sait que ce commerce, s'il devient manie, n'est pas sans dangers. « Quand j'écris, dit-il, je me passe bien de la compagnie et souvenance des livres, de peur qu'ils n'interrompent ma forme. »

Par ces trois commerces, par l'exploration de sa propre pensée, par ses voyages, quelles vérités découvre-t-il ? Essentiellement l'infinie variété des mœurs, des coutumes, des jugements. Chaque nation appelle barbarie ce qui n'est pas son usage. Nous semblons n'avoir d'autre exemple de la vérité que les opinions du pays où nous sommes. Là est (pour chacun) la parfaite religion, la parfaite police. L'accoutumance endort notre jugement. Notre raison approuve nos mœurs, non parce qu'elles sont raisonnables, mais parce qu'elles sont les nôtres.

Il suffit de lire, ou de voyager, pour constater que la raison humaine accorde le même poids, suivant les lieux et les temps, à des usages et croyances d'une infinie diversité. Montaigne, à plusieurs reprises, s'amuse à en dresser des listes interminables, parfois incroyables. Il est des peuples où l'on pleure la mort des enfants et fête celle des vieillards. Où les maris peuvent répudier leurs femmes sans alléguer aucune cause. Où la plus désirable sépulture est d'être mangé des chiens, ailleurs, des oiseaux. Où l'on salue mettant le doigt à terre et puis le haussant vers le ciel. Ici on vit de chair humaine; là c'est office de piété de tuer son père en certain âge. La liste couvre des pages et des pages. Que faut-il en conclure sinon que la coutume seule est reine du monde ?

L'homme flotte. Il est ondoyant et divers (et c'est pourquoi il a une histoire). Il suit la coutume, même quand elle est contraire à la raison. Quelle chose peut être plus étrange que de voir un peuple obéir en toutes ses affaires domestiques à des lois qui ne sont pas écrites ni publiées en sa langue ? Qu'y a-t-il de plus barbare qu'une nation où les charges de juges se vendent et où les jugements sont payés à deniers comptants ? Or cette nation est la France. Est-ce à dire qu'il se faut révolter contre la coutume ? Il ne le pense pas. Ces considérations ne doivent pas détourner un homme d'entendement de suivre le style commun. Toutes façons particulières, tous refus de la coutume, partent plutôt d'affectation que de vraie raison.

Montaigne approuve Socrate de donner sa vie pour une loi même injuste. Il est toujours douteux qu'il y ait profit à changer une loi reçue. Une politique, c'est comme un bâtiment composé de plusieurs pièces jointes ensem-

ble; il est impossible d'en ébranler une que tout le corps ne s'en sente. « Je suis dégoûté de la nouveauté, dit Montaigne, quelque visage qu'elle porte, et j'ai raison, car j'en ai vu des effets très dommageables... Ceux qui donnent le branle à un État sont volontiers les premiers absorbés dans sa ruine. » Aussi loue-t-il la religion chrétienne de recommander l'obéissance au magistrat.

Mais quel bien attend-il de ce dénombrement des coutumes et de cette démonstration de l'humaine folie ? Pourquoi la dénoncer si l'on doit finir par y participer de bon gré ? La réponse est facile. Il importe de convaincre l'homme de son ignorance parce que ce sera le ramener à une modestie, génératrice de tolérance. « Que sais-je ? » dit Montaigne et il se plaît, dans la fameuse *Apologie de Raimond Sebond*, à ruiner beaucoup des moyens que l'homme croit avoir d'arriver à la vérité. La philosophie n'est qu'une poésie sophistiquée. La science ? Elle nous donne en paiement des choses qu'elle-même nous apprend être inventées. L'expérience ? Nous voyons bien qu'une imagination engendre la rougeur, une autre la pâleur, qu'une volonté fait bouger notre doigt, mais pourquoi ? Comment ? Qui le sait ? L'histoire ? On ne peut tirer aucune conséquence de la ressemblance des événements ; ils sont toujours dissemblables par quelque endroit. La médecine ? Les médecins ne sont jamais d'accord entre eux. Non, il n'y eut jamais au monde deux opinions pareilles, non plus que deux poils ou deux grains.

Alors ? Si nous ne savons rien et ne pouvons rien savoir, quel conseil donner à l'homme pour sa conduite dans la vie ? Pascal, qui a entrepris après Montaigne, et d'après lui, de ruiner toute science humaine pour mieux renvoyer l'homme à Dieu, tient Montaigne pour un sceptique. Ce n'est pas vrai. « Que sais-je ? » n'est pas son dernier mot. Pas plus que la table rase n'est le dernier mot de Descartes. Si le doute est un mol oreiller « pour une tête bien faite », c'est qu'il la sauve du fanatisme. « L'obstination et ardeur d'opinion est la plus sûre preuve de bêtise. Est-il rien certain, résolu, dédaigneux, contemplatif, grave, sérieux comme l'âne ? » Un fou ne doute jamais.

Le doute de Montaigne reste positif. Il est, non un sceptique, mais un agnostique. Il n'affirme pas ce qu'il ignore. Il tient l'athéisme pour une proposition non prouvée, dénaturée et monstrueuse. Mais il voit bien que « nous sommes chrétiens au même titre que nous sommes périgourdiens ou allemands ». Nous recevons notre religion de la coutume parce que nous sommes nés au pays où elle était en usage.

Notre raison n'est pas capable d'atteindre et de démontrer les vérités métaphysiques. Restent deux solu-

tions : admettre que nous ne les pouvons du tout connaître; ou essayer de les tenir, non de nos preuves et considérations, mais d'une étreinte divine et surnaturelle. C'est la seconde qu'adopte Montaigne. Comment l'homme croirait-il que « le branle admirable de la voûte céleste, la lumière éternelle de ces flambeaux roulant si fièrement sur sa tête » se soient continués tant de siècles pour sa commodité et son service? Pourquoi la raison de cette chétive créature serait-elle maîtresse et reine de l'univers dont il n'est pas en sa puissance de connaître la moindre partie? En cela, comme en toute chose, suivons la coutume. Montaigne croit en Dieu, comme un déiste antique, et il est chrétien parce que français du xvi<sup>e</sup> siècle.

Mais il ne veut pas qu'une religion faite pour extirper les vices, les nourrisse. Qu'un ligueur tue des femmes et des enfants parce qu'ils sont protestants, et cela au nom du christianisme, religion de bonté et d'amour, il ne l'admet pas. Au fond sa morale personnelle est un stoïcisme détendu, mêlé d'un peu d'épicurisme. Cet homme nonchalant est capable de force d'âme et l'a prouvé tant et tant, dans les dangers civils comme dans la maladie. Très jeune il a voulu se préparer à la mort en l'imaginant tou-

jours proche. « Au broncher d'un cheval, à la chute d'une tuile... remâchons soudain : Et bien, quand ce serait la mort même? Et là-dessus roidissons-nous. » Qui apprendrait aux hommes à mourir, dit-il, leur apprendrait à vivre. Et il ajoute ceci, qui contredit un peu son propos : la mort « ne vous concerne ni mort ni vif : vif parce que vous êtes; mort parce que vous n'êtes plus », ce qui revient à dire que la mort de chacun ne peut être une pensée pour lui.

Tous comptes bien faits cette sagesse moyenne et hardie, toute à la mesure de l'homme, à la fois modeste et ferme, campagnarde et fine, est l'une des meilleures qui soient. Aucun écrivain ne reste plus proche de nous que ce gentilhomme périgourdin qui mourut en 1592. Sur l'ignorance, sur la tolérance, sur la variété infinie des coutumes, nous pouvons profiter de son expérience. Alain avait connu un marchand de bois qui portait toujours en poche son Montaigne. Point de meilleur conseiller, point de meilleur guide, je dis pour un homme de notre temps. Comme Alain, qui fut notre Montaigne, ce faiseur de livres avait surtout voulu former sa vie. Il peut encore former la nôtre.

ANDRÉ MAUROIS  
*de l'Académie française*

---

# CHRONOLOGIE

1495. Naissance à Montaigne de Pierre Eyquem qui sera le père de Michel.

1508. Lefèvre d'Étaples, professeur de l'Université de Paris, préconise le retour aux textes sacrés originaux, enseigne l'autorité exclusive de l'Écriture sainte et publie la Bible en français.

1517. Martin Luther, moine allemand, affiche sur le porche de l'église paroissiale de Wittemberg ses quatre-vingt-quinze thèses sur les indulgences.

1519. Pierre Eyquem devient seigneur de Montaigne. Il part bientôt pour les guerres d'Italie. Le journal de ses années de guerre est malheureusement perdu.

1520. Excommunication de Luther par la bulle *Exsurge Domine*. Le 10 décembre, Luther fait allumer un bûcher à Wittemberg pour y brûler solennellement ladite bulle.

1528. Pierre Eyquem épouse, au retour d'Italie, Antoinette de Louppes.

1530. Naissance de La Boétie. – Pierre Eyquem est premier jurat et prévôt de Bordeaux.

1533. LE 28 FÉVRIER, naissance de Michel de Montaigne. Il est mis en nourrice au village de Papessus.

1534. Naissance de Thomas, frère de Montaigne, plus tard sieur de Beauregard. – Le Portugais André de Gouvéa, le meilleur principal de France au dire de Montaigne, est nommé principal du collège de Guyenne.

1535. Naissance de Pierre de La Brousse, frère de Montaigne. – Michel est confié au sortir de nourrice au médecin allemand Horstanus, qui ne sait pas un mot de français et qui est chargé par Pierre Eyquem d'élever son fils en parlant exclusivement le latin.

1536. Calvin, réfugié à Bâle, publie l'*Institutio religionis christianae*, puis s'établit à Genève, ville libre convertie à la Réforme. – Pierre Eyquem est nommé sous-maire

de Bordeaux. – Naissance de Jeanne, sœur de Montaigne, plus tard Mme de Lestonnat. Elle sera canonisée sous le pontificat de Pie XII.

1539. Agé de six ans, Montaigne entre au collège de Guyenne, à Bordeaux, où il passe sept ans et suit les leçons de Cordier, Buchanan, Vinet. Bien qu'ayant eu pour maîtres d'éminents humanistes, Montaigne condamne les méthodes de l'enseignement en commun (voir *Essais*, I, 26) et la discipline des collèges.

1544. Naissance de Françoise de la Chassagne, future femme de Montaigne.

1545. Sur édit du parlement, contresigné par François I<sup>er</sup>, vingt-quatre villages de Provence, convaincus d'hérésie, sont rasés et leurs habitants massacrés. La Sorbonne envoie au bûcher ceux de ses membres qui refusent de signer des « articles de foi ».

1546. Il semble que Montaigne suive des cours de philosophie à la faculté des arts de Bordeaux et que Muret lui serve de précepteur.

1547. Mort de François I<sup>er</sup>. Henri II lui succède.

1548. Bordeaux se révolte. Sanglante répression par le connétable de Montmorency. La ville, qui a perdu ses privilèges, les recouvre ensuite, mais Henri II décide que le maire ne sera plus élu que pour deux ans (au lieu de l'être à vie). Il semble que cette période troublée ait incliné le père de Montaigne à l'inscrire, plutôt qu'à celle de Bordeaux, à l'université de Toulouse où il aurait suivi les cours de Turnèbe, qu'il déclare le plus savant homme de son siècle (*Essais*, II, 17). – Henri II établit au parlement de Paris une chambre ardente chargée d'instruire contre l'hérésie. L'édit prévoit l'épuration des juges et la récompense des délateurs, qui recevront un tiers des biens confisqués.

1552. Naissance de Léonor, sœur de Montaigne.

1554. Naissance de Marie, sœur de Montaigne. – Montaigne est nommé conseiller à la cour des aides de Périgueux, tribunal récemment créé et qui sera bientôt absorbé par le parlement de Bordeaux. – La Boétie

## CHRONOLOGIE

devient conseiller au parlement de Bordeaux. – Pierre Eyquem est élu maire de Bordeaux. C'est à cette époque qu'il fortifie Montaigne, y construit des tours, agrandit et embellit cette demeure à laquelle il s'attachera de plus en plus.

1554-1556. Pendant sa juridiction de maire, Bordeaux traverse une période très difficile. Le père de Montaigne va plaider la cause de sa ville à Paris, sans doute accompagné par Michel, qui voit le roi Henri II.

1557. Montaigne passe du parlement de Périgueux à celui de Bordeaux, où il a pour collègue et ami Étienne de La Boétie (voir *Essais*, I, 28, p. 87).

1559. A Paris, au cours d'une séance solennelle au parlement, certains magistrats manifestent en présence du roi leur désapprobation à l'égard de l'intolérance catholique. Henri II, comparé au tyran Achab, riposte en les faisant arrêter et condamner au bûcher. Il meurt lui-même, ayant au cours d'un tournoi reçu dans l'œil la lance de Montgomery. – A Bordeaux, à la suite de la mutilation d'un calvaire, imputée aux hérétiques, le parlement ordonne une procession qu'il suit en corps constitué et fait brûler vif un riche marchand bordelais nommé Fougère. La répression dure jusqu'à l'édit de tolérance de janvier 1562. – Amyot traduit en français les *Vies* de Plutarque. – Montaigne voyage à la Cour, à Paris et à Bar-le-Duc.

1560. Naissance de Bertrand, frère de Montaigne (de vingt-sept ans plus jeune que lui), plus tard sieur de Mattecoulon. – Première édition générale des œuvres de Ronsard. – Identification progressive de la Réforme et de l'insurrection politique (« huguenots de religion » et « huguenots d'État »). Échec de la conspiration d'Amboise par laquelle les huguenots se proposaient d'enlever les Guise, représentants de l'intransigeance catholique, et d'obtenir ainsi la liberté de la religion protestante. Réunion des États généraux à Orléans. Le chancelier Michel de L'Hôpital y prêche la conciliation mais le prince de Condé, attaqué par les Guise, est condamné pour trahison, les Bourbon s'étant montrés favorables aux protestants. La mort de François II sauve Condé, grâcié par la régente Catherine de Médicis qui inaugure une politique d'apaisement.

1561. Nouveau voyage de Montaigne à la Cour, chargé par le parlement de Bordeaux d'une mission relative aux troubles religieux très graves en Guyenne. Pendant ce temps La Boétie est chargé d'une mission en Agenais pour aider le commandant des troupes royales à réduire les désordres. Montaigne séjourne un an et demi à Paris. Peut-être cette période correspond-elle à celles des ambitions politiques dont il parle dans les *Essais*.

1562. LE 17 JANVIER, édit permettant aux réformés de tenir leurs assemblées dans les faubourgs des villes et interdisant aux deux partis de porter les armes. Au

mois de MARS, massacre de huguenots à Vassy par les hommes du duc de Guise survenus au milieu d'un prêche. Guise marche sur Paris et y prend le pouvoir. LE 6 JUIN, le parlement de Paris décide publiquement que ses membres devront faire profession de foi catholique, imité par celui de Bordeaux. Montaigne a fait sa profession de foi pendant son séjour à Paris. Année de guerre civile et de terreur dans tout le royaume.

1563. Guise, sur le point de s'emparer d'Orléans, est assassiné par un gentilhomme protestant, Poltrot de Méré, qui sera écartelé en place de Grève. – Montaigne rentre à Bordeaux EN FÉVRIER. – LE 18 AOÛT, La Boétie meurt à Germignan. Montaigne raconte ses derniers moments dans une longue et belle lettre à son père (voir *Lettres*, p. 546).

1565. Visite de Charles IX en Guyenne. La Cour séjourne à Bordeaux. – LE 23 SEPTEMBRE, mariage de Montaigne avec la fille d'un de ses collègues, Françoise de la Chassagne.

1568. Mort de Pierre Eyquem. Michel devient propriétaire et seigneur de Montaigne.

1569. Publication à Paris de la *Théologie naturelle* de Raimond Sebond, traduction entreprise par Montaigne à la demande de son père.

1570. Après une période confuse où se succèdent les guerres marquées par de sanglantes victoires catholiques, Coligny prend le dessus et marche à son tour sur Paris. Par la paix de Saint-Germain, Charles IX, sur le conseil de sa mère, accorde aux protestants la liberté de culte et quatre « places de sûreté » : La Rochelle, Cognac, La Charité et Montauban. – Montaigne vend sa charge de conseiller au parlement de Bordeaux et vient publier à Paris quelques œuvres de La Boétie : poésies latines, traductions, poésies françaises (voir *Lettres*, p. 551 et 553). – Naissance de Toinette, première fille de Montaigne; elle ne vivra que deux mois.

1571. Coligny, devenu conseiller du roi, amorce avec lui une politique française d'inspiration protestante et prépare une guerre contre l'Espagne. – Montaigne se retire en sa demeure. « L'an du Christ 1571, âgé de trente-huit ans, la veille des calendes de mars, anniversaire de sa naissance, Michel de Montaigne, las depuis longtemps déjà de sa servitude du Parlement et des charges publiques, en pleines forces encore, se retira dans le sein des doctes vierges, où, en repos et sécurité, il passera les jours qui lui restent à vivre. Puisse le destin lui permettre de parfaire cette habitation des douces retraites de ses ancêtres, qu'il a consacrées à sa liberté, à sa tranquillité, à ses loisirs! Privé de l'ami le plus doux, le plus cher et le plus intime, et tel que notre siècle n'en a vu de meilleur, de plus docte, de plus agréable et de plus parfait, Michel de Montaigne, voulant consacrer

le souvenir de ce mutuel amour par un témoignage unique de sa reconnaissance, et ne pouvant le faire de manière qui l'exprimât mieux, a voué à cette mémoire ce studieux appareil dont il fait ses délices » (traduction de l'inscription latine de sa librairie). – LE 28 OCTOBRE, naissance de Léonor, sa deuxième fille, la seule qui vivra. – Montaigne est fait chevalier de l'ordre de Saint-Michel; Charles IX le nomme gentilhomme ordinaire de sa Chambre (voir *Beuther* p. 568).

1572. L'annonce du mariage, sans dispense du pape, de Marguerite de Valois, sœur de Charles IX, avec le Bourbon Henri de Navarre (futur Henri IV) fait scandale. La fièvre monte dans la capitale, surtout après l'attentat du 22 août contre Coligny. Catherine de Médicis, inquiète de l'influence de ce dernier sur son fils, finit par convaincre Charles IX de la nécessité de frapper à la tête le parti huguenot. C'est le massacre de la Saint-Barthélemy dans la nuit du 24 août. Au signal donné par le tocsin de Saint-Germain-l'Auxerrois, les trois ou quatre mille huguenots parisiens sont assassinés. La province suit le mouvement. Le pape Grégoire XIII fait chanter un *Te Deum*. – C'est vers cette époque que Montaigne commence les *Essais*. Il semble que la plus grande partie du livre I soit de 1572-1573. Il lit de près les *Mémoires* des frères du Bellay ainsi que l'*Histoire d'Italie* de Guichardin. Mais Sénèque et les traductions de Plutarque par Amyot (les *Vies*, et les *Œuvres morales* qui viennent de paraître) restent ses livres préférés.

1573. La résistance protestante s'organise dans le midi et se donne, à l'Assemblée de Millau, une véritable administration, avec une assemblée contrôlée par un Protecteur, qui sera Henri de Navarre. – Naissance d'Anne, troisième fille de Montaigne; elle ne vivra que sept semaines.

1574. Mort de Charles IX, auquel succède Henri III. Le frère de ce dernier, le duc d'Alençon, est à la tête d'une armée de ce malcontents » et de huguenots. – Naissance d'une quatrième fille de Montaigne; elle ne vivra que trois mois. – Au parlement de Bordeaux, Montaigne présente les lettres adressées par le duc de Montpensier à la Cour et fait un long discours (voir *Beuther* p. 568). – Publication, dans un pamphlet calviniste, de la *Servitude volontaire*, de La Boétie, texte mutilé et sans nom d'auteur.

1574-1575. Il semble, d'après de Thou, que Montaigne séjourne à Paris vers cette époque.

1576. Henri III préfère céder devant la menace d'une jonction entre les rebelles et une armée venue d'Allemagne. Par la paix de Monsieur, le duc d'Alençon reçoit un apanage, la Saint-Barthélemy est désavouée, la liberté du culte est assurée et les huguenots se voient restituer leurs places de sûreté ainsi que des sièges dans les parlements. Par réaction, les catholiques constituent une « Sainte Union » pour le rétablissement de l'autorité

de l'Église : la *Ligue*, dont le chef sera Henri de Guise, « le Balafre », auteur du manifeste initial. La Ligue est reconnue par Henri III, qui réunit les États généraux à Blois en vue d'obtenir les ressources financières dont il a besoin pour gouverner. – Montaigne fait frapper une médaille qui porte d'un côté ses armes et de l'autre une balance avec la date, 1576, son âge, 42 [ans] et la devise grecque Ἐπέκω (*je suspends mon jugement*). Il travaille à l'*Apologie de Raimond Sebond*.

1577. Naissance de la cinquième fille de Montaigne; elle ne vivra qu'un mois. – Montaigne est nommé par Henri de Navarre gentilhomme de sa Chambre.

1577 ou 1578. Montaigne ressent pour la première fois les atteintes de la pierre, maladie dont son père avait souffert et qui ne le quittera plus jusqu'à sa mort.

1577-1580. Il achève le livre I et compose le livre II des *Essais*. – Il lit et annote les *Commentaires de César*, la *Guerre civile* et la *Guerre des Gaules*. – Il lit aussi Bodin et Platon, mais ses livres préférés restent les *Lettres à Lucilius* de Sénèque et les traductions des *Vies* et *Œuvres morales* de Plutarque. – Montaigne achète la forêt de Saint-Clau.

1580. Première édition des *Essais* (à Bordeaux, deux volumes chez Millanges). – Montaigne part pour son voyage en Italie à travers la France, la Suisse et l'Allemagne (voir le *Voyage*). – A Paris, à Henri III qui a beaucoup apprécié les *Essais*, Montaigne dit : « Sire, il faut donc que je plaise à votre majesté, puisque mon livre lui est agréable, car il ne contient autre chose qu'un discours de ma vie et de mes actions. » – Montaigne assiste au siège de La Fère. M. de Gramont, son ami, y est tué par un boulet.

1581. LE 7 SEPTEMBRE, aux bains Della Villa, il apprend qu'il a été élu maire de Bordeaux, LE 1<sup>er</sup> AOÛT. – LE 30 NOVEMBRE, Montaigne est de retour en sa maison.

1582. Deuxième édition des *Essais* (un seul beau volume in-8 chez Millanges) comportant quelques additions inspirées par son voyage en Italie.

1583. Montaigne est réélu maire pour deux ans. – Naissance de Marie, sixième et dernière fille de Montaigne; elle ne vivra que quelques jours.

1584. Mort du duc d'Anjou, dernier fils de Henri II, Henri de Navarre devient héritier du trône. – Nouvelle mairie de Montaigne. (Cette période sera gravement troublée par la guerre civile et la peste.) – Le roi de Navarre vient à Montaigne où il demeure deux jours et participe avec de nombreux gentilshommes de sa suite à la chasse organisée en son honneur (voir *Beuther* p. 568).

1585. Montaigne s'efforce de modérer les passions, de réduire les mésententes entre Henri de Navarre et les

personnages importants qui gravitent autour de lui (belles lettres au roi, au maréchal de Matignon, etc. (voir *Lettres*, p. 557 à 565). L'action combinée de Montaigne, du maréchal de Matignon et des corps constitués de Bordeaux empêche la ville de tomber aux mains des ligueurs. Montaigne rend possible une rencontre entre Matignon et le roi de Navarre. – Le maréchal de Matignon succède à Montaigne à la mairie de Bordeaux. – Cette même année, la peste ravage Bordeaux, puis s'étend jusqu'au domaine de Montaigne, obligeant Montaigne et sa famille à errer de gîte en gîte à la recherche de lieux non encore contaminés.

1586-1587. Composition du troisième livre des *Essais*.

1587. Le roi de Navarre gagne EN OCTOBRE, contre les ligueurs, la bataille de Coutras. Henri III est accusé d'avoir favorisé cette victoire. Le roi de Navarre dîne à Montaigne.

1588. LE 12 MAI, « journée des barricades ». Henri III s'enfuit de Paris, où « le Balafre » – à qui il en a interdit l'entrée – est acclamé par la foule. EN OCTOBRE, les États généraux de Blois, en montrant l'impuissance du pouvoir, marqueront le triomphe de la Ligue et décideront le roi à recourir au meurtre. LE 23 DÉCEMBRE, Henri III fait assassiner « le Balafre » par quelques gentilshommes gascons. – Montaigne correspond avec Juste Lipse, qui le surnomme le Thalès français. – Au cours d'un voyage à Paris, Montaigne est dévalisé par des gentilshommes masqués. On lui restitue les affaires confisquées, parmi lesquelles, semble-t-il, le manuscrit de la quatrième édition des *Essais* qu'il va faire publier (voir *Lettres*, p. 564). Mademoiselle de Gournay, informée de la présence de Montaigne à Paris, lui fait dire « l'estime qu'elle faisait de sa personne et de ses livres ». Début de ses relations avec sa « fille d'alliance » qui éclaireront ses dernières années. – Quatrième édition des *Essais* (appelée cinquième) comportant de nombreuses additions aux deux premiers livres, et l'édition originale du troisième livre. – A son retour de Rouen, Montaigne est emprisonné à la Bastille, d'où il est libéré sur l'intervention de la reine-mère et du duc de Guise (voir *Beuther* p. 568). – EN JUILLET ET AOÛT, Montaigne, à Gournay-sur-Aronde en Picardie, demeure plusieurs semaines dans la famille de sa fille d'alliance. – EN OCTOBRE, Montaigne assiste en curieux aux États généraux de Blois. De Thou et Pasquier, qu'il y rencontre, rapporteront leurs conversations avec l'auteur des *Essais*.

1589-1592. Revenu à son château, Montaigne mène une vie plus sédentaire. Il lit toujours beaucoup, plus particulièrement, semble-t-il, Hérodote, Tite-Live, Tacite, saint Augustin, Aristote, Cicéron, Diogène Laërce, délaissant un peu les poètes. C'est la période où il enrichit d'un millier d'additions nouvelles sa prochaine édition des *Essais*. Comme déjà le livre III, la plupart de ses additions marquent l'évolution de Montaigne

vers un dialogue toujours plus intime avec son lecteur.

1589. Paris s'étant soulevé sous la conduite du clergé contre le « sieur Henri de Valois », le roi fait appel à son cousin Henri de Navarre et tous deux mettent le siège devant Paris. Le 1<sup>er</sup> août, les ligueurs se sentant perdus font assassiner Henri III par le moine Jacques Clément. Henri IV mettra cinq ans à se concilier la ville de Paris.

1590. Mariage de Léonor de Montaigne avec François de la Tour. – Belles lettres de Montaigne à Henri IV (voir *Lettres*, p. 565).

1591. Naissance de Françoise de la Tour, petite-fille de Montaigne.

1592. Montaigne meurt LE 13 SEPTEMBRE, au moment de l'élévation, pendant une messe dite dans sa chapelle particulière. Il est enterré dans l'église des Feuillants de Bordeaux.

1595. Édition par Mlle de Gournay de l'exemplaire de 1588, annoté par Montaigne (que Mme de Montaigne et Pierre de Brach avaient recopié).

1601. Mort à quatre-vingt-dix ans de la mère de Montaigne.

1613. Traduction anglaise des *Essais*.

1633. Traduction italienne des *Essais*.

1655. Entretien (réel ou supposé) avec M. de Saci. Pascal (1623-1662) nourri de Montaigne : « M. Pascal lui dit que ses livres les plus ordinaires avaient été Épictète et Montaigne, et il lui fit de grands éloges de ces deux esprits » (voir *Pascal, œuvres complètes*, coll. l'Intégrale, p. 292 à 297 et p. 503, 507, 509, 510, 549, 575, 580). Pascal rejetant Montaigne : voir *Pensées* n° 281, 408, 525, 649, 680, 745, 780, 863 (*op. cit.*, p. 537, 549, 577, 588, 590, 596, 599 et 613).

1666. Attaque de Port-Royal contre Montaigne.

1670. *Pensées* de Pascal.

1670-1724. Montaigne semble oublié : aucune édition ne paraît durant un demi-siècle.

1674. Critique de Montaigne par Malebranche.

1724. Édition Coste, qui servira de base aux treize éditions du XVIII<sup>e</sup> siècle.

1774. Publication, par Meunier de Querlon, du *Journal de voyage de Montaigne en Italie par la Suisse et l'Allemagne*, découvert par l'abbé Prunis au château de Montaigne.

1802. Édition Naigeon qui, pour la première fois, modifie le texte de l'édition de Mlle de Gournay d'après l'exemplaire de Bordeaux.

1906. Édition monumentale de Fortunat Strowski et Gebelin d'après l'exemplaire de Bordeaux, dite « édition municipale ».

1912. Reproduction phototypique de l'exemplaire de Bordeaux (Hachette).

1926-1931. Reproduction typographique de l'exemplaire de Bordeaux (Imprimerie Nationale) par E. Courbet.

*de la bataille de la Rochelle... de la bataille de la Rochelle... de la bataille de la Rochelle...*

LIVRE PREMIER.

liure bataille aux ennemis à pied sec, & les y auoit desfaictz l'esté venu, il y gagna contre eux encore vne bataille nauale. Sur le subiect de vestir, le Roy de la Mexique changeoit quatre fois par iour d'accoustremens, iamais ne les reiteroit, employant sa deserte à ses cōtinuelles liberalitez & recompenses: comme aussi ~~il~~ ny pot, ny plat, ny vtenfile de la cuistne, & de la table ne luy estoient seruis à deux fois.

Du ieuue Caton. CHAP. XXXVII.

**N**E n'ay point cette erreur cōmune, de juger d'autrui selon moy, & de rapporter la condition des autres homes à la mienne. Je croy aysement d'autrui beaucoup de choses, ou mes forces ne peuuent atteindre la foiblesse que ie sens en moy, n'altère aucunement les opinions que ie dois auoir de la vertu & valeur de ceux qui le meritent.

Rampant au limo de la terre, ie ne laisse pas de remarquer iusques dans les nuës la hauteur d'aucunes ames heroïques. C'est beaucoup pour moy d'auoir le iugement reglé, si les effets ne le peuuent estre; & maintenir, au moins cette maistref. e partie, exempte de la corruption & de bauche: C'est quelque chose d'auoir la volonte bonne, quand les iambes me faillent. Ce siecle, auquel nous viuons, au moins pour nostre climat, est si plōbé, que le gouit mesme de la vertu en est à dire. Il semble que ce ne soit autre chose qu'un iargon de colliege, *verba putans, in lucum ligna*: si ne se reconnoit plus d'action purement vertueuse: Celles qui en portēt le visage, elles n'en ont pas pourtant l'essence: car le profit, la gloire, la crainte, l'accoutumance, & autres telles causes estrangeres nous acheminent à les produire. La iustice, la vaillance, la debōnnairētē, que nous exerçons lors, elles peuuent estre de ces telles, pour la consideration d'autrui, & du visage qu'elles portent en public, mais chez l'ouurier ce n'est aucunement vertu: A y a vne

*Il faut que... de la vertu... de la vertu... de la vertu...*

*de la vertu... de la vertu... de la vertu... de la vertu... de la vertu...*

*simplement... de la vertu... de la vertu... de la vertu...*